U d'/of OTTAWA
39003003504452

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

Universitas
BIBLIOTHECA
CRACOVIENSIS

http://www.archive.org/details/pomes1911191800chen

POÈMES

1911-1918

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Le Printemps (Figuière et Cie).

Le Chant de Midi (Alph. Leduc).

Appel au Monde (Éditions des « Fêtes du Peuple »).

Poème pour un Enfant russe (Id.).

Ode a Jaurès (Id.).

PROSE

Le Tour de France (*Pour paraître prochainement*).

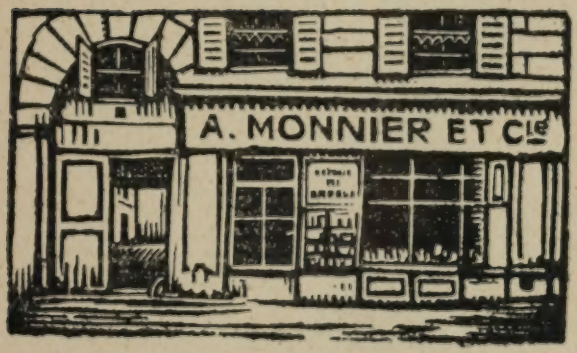
THÉATRE

Le Triomphe, drame en 5 actes, en vers (*inédit*).

GEORGES CHENNEVIÈRE

POÈMES

1911-1918



LA MAISON DES AMIS DES LIVRES
7, RUE DE L'ODÉON, PARIS, VIe

MCMXX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2605
.H44P6
1920

A HENRI MAILLEFAUD

PRÉFACE

On vit donc ainsi des années,
Entre des murs, parmi des choses
Qui sont rangées.

Les pas vont du lit à la table,
Les pas vont de la porte aux chaises
Et rien ne bouge.

On s'assied à la même place ;
On regarde le temps qu'il fait,
Et les jours passent.

On vit d'avance : on a déjà
Sucé tous les fruits de septembre
Avant l'été,

Et quand l'été qu'on attendait
Luit aux vitres, déjà l'on songe
Au proche hiver.

O pauvre cœur insatisfait,
Homme trouble, que faudrait-il
A ton bonheur ?

Vois, une âme est là qui demeure,
Le monde gonfle chaque objet.
Tu n'es pas seul.

Tu sais la force qui anime
Et le secret qui transfigure
Tu es le maître.

Tu possèdes plus de trésors
Que le fond fabuleux des mers,
Puisque d'ici,

Tu peux faire à ton gré tenir
Dans ce vase ou cette seconde
Tout l'infini.

Que t'importent l'ombre et la pluie ?
Qu'importe au dieu qui loge en toi
Le temps qui fuit ?

Me diras-tu, ô toi qui règnes
Sur un empire sans frontières
Et sans hasards ;

Me diras-tu, toi qui ne crains
Ni les hommes, ni les destins,
Ni l'infortune ;

Me diras-tu, toi qui domines
L'univers dont tu fais le tour ;
Toi qui détiens

Plus de sagesse et plus d'amour
Qu'il n'en faudrait pour le bonheur
Des malheureux ;

Toi qui te tais, toi qui regardes,
Me diras-tu pourquoi tes yeux
Sont pleins de larmes ?...

I. Songes

CHANT FUNÈBRE

Père, père, c'est moi. Où en est ton cadavre ?
Est-ce la chair encore, ou la cendre totale,
Dans ce départ de toi qui ne cessera pas ?
Si c'est la cendre, où est la forme que j'évoque ?
Si c'est la chair, est-elle sèche sur tes os ?
Par delà le néant, garde-t-elle tes traits ?
Et quand je dis : « mon Père », à qui vont ces deux mots ?
Plus rien n'est toi, car tu es en dehors de tout,
Car ce « tu » d'autrefois, lorsque je te parlais,
N'est qu'une paille creuse, où souffle sans espoir
Ma douleur absolue et refusant la paix.
O père mort, il sied qu'aujourd'hui je t'appelle :
Me voici près de ce qui reste de ton corps,
Et bien que ma parole, hélas ! soit aussi vaine
Que les fleurs, les fusains, l'épitaphe et la croix,
J'ai besoin de me souvenir à haute voix.

***

Je me souviens. Je me souviens.
Tu es mort un matin de juin,
Au petit jour.

De ton lit, tu voyais les arbres,
Le feuillage vert et complet,
Où chantaient jusqu'au soir des oiseaux invisibles.

Un grand cri que j'entends encore.
C'est fini. Vous lui remettrez
Du linge propre.
Et vous composerez ses membres
Symétriquement, sur le lit,
Les mains sur la poitrine, et les pieds réunis.

Vous nettoierez toutes les taches
Qui rappelleraient la souffrance
Et l'agonie,
Car il faut que la mort soit blanche.
Pleure à présent, sanglote et crie :
L'homme n'est plus qui fut ton père.

***

Je me souviens. Je sens encore sous mes lèvres
Le grain de ta peau froide et qui semblait plus mince
Et plus proche de l'os.
Je sens encore sous mes doigts
Cette veine qui se gonflait
Dans le creux de la tempe gauche.
Je vois les narines pincées,
La fente noire de la bouche
Qui ne s'ouvrait plus sur l'air, ni pour les paroles.
Mais sur le dedans de ton corps,
Vidé par l'expiration.
Je vois aussi le ventre cave
Sous le drap qui ne bougeait pas
Et la chevelure effrayante.
C'était toi, mon père, étendu,
Parmi l'odeur de la sciure et du phénol,
Des couronnes et des bouquets.
Ma douleur absorbait le monde.
O pauvres cris, ô pauvres mots !
Mots nus que l'on jette dehors,
Qui ont froid, qui ont peur et honte,
Et qui rougissent de leurs corps.
Père, j'aurais voulu moi-même te porter,
Car chaque cahot du pavé
Me faisait penser à ta tête,

Le long du chemin que ton char,
Impérieux et salué,
Suivit jusqu'au trou préparé
A mesure de taille humaine.

***

Retour. Vide. Il n'y a même plus ton cercueil.
Stupeur. Ame de tout menaçante et changée !
Rien n'est reconnaissable, et tout semble égaré.
Chaises, lit, vêtements, glace, journaux d'hier,
Restes de ce repas qu'il n'a pu achever,
Désordre, désarroi, tumulte, erreurs des pas ;
Cris dans l'espace, comme le vent et le feu ;
Brèche dans un cœur jeune, où la douleur se rue
D'un coup, comme les eaux d'une digue rompue !
Braves gens qui passez, donnez-moi votre joie
Que je la brûle sur les cendres de la mienne !
Dérision ! Je sais, mais il faut bien crier,
Résister, se cabrer, refuser quelque chose,
Avant d'avoir refait l'ancien monde écroulé.
O mon père, je souffre, et j'ai peur de la tâche,
Car tout m'est étranger, depuis que tu es mort.
La chambre où tu vivais cherche une nouvelle âme
Qui puisse retenir ce qui te suit là-bas.
Le temps est plein de trous que je voudrais boucher.
L'heure où tu revenais, le soir, ne sonne plus.

Cependant, je te trouve partout : ta mémoire
S'accroche comme un lierre aux meubles, aux portraits,
Aux portes, aux rideaux, aux cloisons, à moi-même,
Et je sens sur ma peau le froid dont tu me vêts !
Souvenir qui s'épuise et ne se suffit pas,
Souvenir lâche, qui se nie et se déborde,
Si grêle, si mobile et si inconsistant,
Que je préférerais (pardonne, ô père mort),
Toucher ta cendre informe ou ton crâne sans chair,
Que de fouiller, au mur, ton image incomplète,
Où manque à mon amour la preuve qu'il faudrait !

***

Hélas ! Depuis ta mort, j'ai connu d'autres morts,
Et j'ai vieilli, mais il y a toujours en moi
Cet enfant de quinze ans sur qui passa la tienne
Ainsi qu'un gel de mai sur des jardins en fleurs.
Le temps est demeuré sur place, entre nous deux ;
Rien n'a bougé ; ma douleur même est immobile.
J'ai quinze ans ! J'ai quinze ans, puisque je pense à toi !
J'ai quitté ta maison : je m'en suis arraché,
Comme si tu mourais une seconde fois.
Voici que mon enfant me regarde à son tour,
Me parle, m'interroge, et attend ma réponse.
La vie aussi est là, debout, à mes côtés.

Il faut que je te quitte et me remette en marche
Vers le lointain pays qu'elle m'a désigné.
Je m'en vais : suis-je prêt à ce nouveau départ ?
Père, au revoir. Je reviendrai un autre jour.
On nous écoute, et l'on m'appelle ; mais, ce soir,
Quand tout se sera tu dans l'ombre, et que chacun
Sera redevenu fidèle à son silence,
J'évoquerai pour moi, obéissant au cri
Qui m'éveilla jadis par une aube de juin,
Et qui sonne toujours au fond de ma mémoire
Comme une heure marquée au timbre de ta voix,
J'évoquerai pour moi ton image qui dure,
Et la regarderai lentement apparaître,
Selon la vérité qu'en conservent mes yeux,
Nette et grave, dans la clarté de la fenêtre,
Au delà de la nuit rectangulaire et bleue.

28 juin 19...

AVENIR

Dans quarante ans, dans cinquante ans, dans soixante ans,
Ou peut-être bien plus tôt
Selon l'heure de ma mort
Et l'épaisseur de ma nuit,
Par un jour comme aujourd'hui,
Quelqu'un pensera à moi.

Et ce sera mon fils, ou le fils de mon fils,
Un étranger qui m'aura vu dans sa jeunesse.

Qu'y aura-t-il de changé ?
D'autres bouches parleront,
Mais les mots seront les mêmes,
Et l'on entendra toujours
Les mêmes bruits sur la ville.

Quelqu'un pensera donc à moi, quelques instants,
Ayant peut-être devant lui
Un des objets qui sont ici,
Un des moindres, de ceux qui durent plus longtemps.

« C'était à mon père » ou « C'était à mon grand-père »
« A un homme que j'ai connu dans ma jeunesse... »

Et mon nom sera prononcé,
Et peut-être, à cause de moi,
Seras-tu triste jusqu'au soir,
Toi que hantera mon idée.
Car je t'entends répondre à ceux qui te demandent
Pourquoi tu tardes tant, quand le repas est chaud :
« Ce n'est rien. Me voici. Je pense à quelque chose. »

On ne pleurera pas que moi,
On pleurera bien autre chose
Par un jour semblable à ce jour.

O paix sans nom !

VISAGES

C'est un visage d'autrefois.
C'est un visage que je vois
Au fond de mon passé.

Je le vois en fermant les yeux :
Il est un peu au dessus d'eux
Au dedans de mon front.

C'est le visage de quelqu'un
Que je ne verrai plus jamais,
Dont je n'ai jamais su le nom.

Je le vois aussi nettement,
Dans son ensemble et ses détails,
Que ma main avec ses cinq doigts,
Qu'une feuille avec ses nervures ;
Mais je ne puis le dessiner ni le décrire :

Nul trait par moi tracé, nul mot né de ma bouche
Ne peut ressusciter selon mon souvenir
Ce visage étranger qui m'est devenu cher
Parce que je ne puis que le voir,
Et que je ne le vois qu'en moi-même.

Sa bouche est petite,
Mais comment petite ?
Et ses yeux, comment sont ses yeux ?

Je les connais. Je connais tout de ce visage,
Mais à la minute où j'écris,
J'en suis distrait : il ne reste plus que ma page.
Ou, si j'ai relevé la tête,
Je vois des chaises et des murs : il n'est plus là.
Que sont tous ces mots que des lettres ?

Supplice au bout des doigts crispés !
L'univers glisse et se dérobe comme l'eau,
A la seconde même où je m'en crois le maître,
Où je vais l'enfermer dans les mots que je veux,
Que rageusement je resserre,
Tel l'oiseau qui s'agriffe aux barreaux de sa cage
Pour exercer à vide une force sans proie !

***

Un peu de silence : en voici.
Je suis dans un coin, bien tranquille.
Les bruits que j'entends sont si ordinaires
Que je les rejette aussitôt.
Je vis doucement, comme une veilleuse
Et mon sang est pareil à l'huile.

Mes yeux ne me servant plus à rien, je les ferme.

Et je sens que revient l'autre vie.
Le dedans de mes yeux n'est plus noir,
J'y aperçois le visage de tout à l'heure,
Et mille autres autour de lui.
Ils sont groupés en rang, comme dans un théâtre
Et me regardent moi, l'acteur !

Mais que voulez-vous que je joue ?
N'ai-je donc point assez de mes propres souffrances ?
N'est-ce donc point assez que se fixent sur moi
Vos visages, renés de mon propre silence !
Je ne sais plus si vous avez vécu ailleurs,
Tant il y a d'années que vous vivez ici.

Animateur, je crains les âmes que je crée.
J'hésite et tremble au bord d'une limite trouble.
Cette vie hors de moi que les êtres se passent
De l'un à l'autre, c'est la mienne.

***

Et cependant, un jour, que je vous chérirai,
Vous tous, hôtes suspects, que je ne puis chasser !
Lorsque je n'aurai plus qu'une minute à vivre,
Et que je serai le fléau de la balance
Où cette minute suprême
Contrepèsera mon passé,
Je verrai bien alors qui des deux est le maître
De moi-même ou de votre foule,
Et je vous aimerai comme ma nourriture.
D'abord debout et immobiles,
Vous vous pencherez peu à peu,
Guettant les yeux moins clairs et le souffle plus court
Et agaçant mes nerfs jusqu'au dernier réflexe.
Je ne me plaindrai pas : je sourirai plutôt.
Marchant à reculons, je vous entraînerai,
Mais, quand je sentirai le vide sous mes pieds,
C'est vous qui tomberez brusquement, à jamais !

II. Heures

AUBE D'ÉTÉ

Je n'ai pas ouvert les yeux,
Et je sais que le jour point.
Mon corps reste dans le lit,
Mais mon âme est déjà loin.

Elle goûte parmi l'aube,
Un bonheur aérien,
Et revient de temps en temps,
Me rappeler que j'existe.

La fenêtre est grande ouverte
Avec le store baissé.
Je suis baigné du même air
Que les feuilles et les nids.

J'ai ouvert aussi la porte :
J'aperçois dans le couloir
Ce premier rai de soleil
Qu'aucun pas ne trouble encore.

On dirait que les oiseaux
Chantent tous dans le même arbre,
Et j'entends le bruit d'épingles
De leurs pattes sur les toits.

On arrose la chaussée ;
Mes draps me semblent plus frais.
Je sens l'odeur du savon
Qui est près de la cuvette.

On n'a pas encore marché
Sur le sable des jardins,
Et toutes les rues sans hommes
Sont pareilles à des routes.

Le fleuve s'est rajeuni
D'une eau qui a traversé
Les campagnes et la nuit.
Remorqueur, tu peux chanter.

Le canal n'a plus de rides :
Marinier, tu peux partir.
L'aube est pleine de voyages
Qui ne devraient pas finir !

Allégement de la chair !
Il me semble que je baigne
Dans la paix d'une eau profonde
Qui diffuse le soleil ;

Et le matin est si net
Qu'on voit battre à petits coups,
Sous un voile de sommeil
Le cœur délicat du monde.

MIDI

Les pendules sonnent midi l'une après l'autre.
Je sais qu'il est midi avant d'avoir compté.
Je compte cependant tous les coups un à un ;
Mais où est le midi sonné ?

Midi sonne partout. Midi est une foule
Qui entre et passe dans la chambre
Comme pour un enterrement,
Puis redescend devant la porte,
Et c'est moi-même qu'elle attend.

Une horloge a sonné les quatre quarts de l'heure.
Puis les douze coups de midi,
Et je sais une cathédrale,
Où l'on a vu les douze apôtres
Derrière Jésus, à la file.

Dans les gares et les clochers, par tous les sons,
Ceux qui s'étalent comme l'huile,
Ou qui sautent comme un grelot,
Par le battant et le marteau,
C'est midi, mille fois midi !

On dirait que le temps se vide d'un seul coup.
Autour de moi, la ville bouge,
D'une foule qui va manger.
L'escalier redevient sonore.
Des pas montent. Des portes claquent.

Ceux qui sont partis ce matin sont déjà loin.
Comme elle est belle et ingénue,
L'heure qu'on entend en voyage !
Ce n'est plus l'heure, c'est le chant
De chaque pays où l'on passe.

Homme qui marches sur la route, il est midi !
Écoute midi qui descend
Sur la plaine, sur les maisons
Du village en face de toi.
Midi dure dans les auberges.

Ici midi n'est déjà plus.
Je n'ai pu seulement goûter
Sa plénitude sans durée
Dont le souvenir me consume.
Le jour est comme un fruit que la grêle a touché.
Et l'ombre dans la cour s'allonge,
Tandis que mes bras continuent,
Malgré moi, leur geste d'accueil
Pour l'hôte qui n'est pas venu.

DIMANCHE

Dans la cour vide,
Un oiseau chante.
Qu'il est pénible
Et monotone
Ce chant d'oiseau
Par un dimanche !

Cuisine fraîche
Aux carreaux rouges,
Cuivres luisants,
Tout sent l'eau claire
Et la lessive
En ce dimanche !

Boutiques closes,
La rue est nue
Et immobile,
Malgré la foule
Qui se promène
Par ce dimanche !

Allez-vous en !
Laissez-moi seul.
Baissez les stores.
Que tout est propre,
Que tout est triste
En ce dimanche !

Mais ce soir puisse une nouvelle,
Jaillissant d'un millier de bouches à la fois,
Te secouer, foule rangée,
Hurler après toi, et te mordre !

Puisse ce soir un ouragan, une panique
Te faire trembler et frémir
Comme les vitres d'une gare
Quand un train passe !

Pour que, pénétrant ici
Avec le fracas de la mer dans une grotte,
L'écume de tes cris et le bruit de ta course
Fassent au moins retentir
Ce grand vide dont je souffre !

UN SOIR

Un son grêle de piano
    Traversant la cour,
Me gonfle de son écho,
    Sans que je l'écoute.

    A quoi pense-t-on,
    Quand on pleure ainsi ?
Pourquoi suis-je si heureux,
Quand on parle près d'ici ?

Venez, ô vous qui passez,
    Venez, parlez-moi :
Je renonce mon orgueil
    Et vous tends les bras.

Un train siffle. Un chien aboie.
L'heure sonne. Un enfant dort.
Oh ! Qu'il y a de départs
    Dans une minute !

On crie les journaux du soir,
Et dans la rue élargie,
Où les boutiques se ferment,
    Les ombres s'unissent.

La clarté se réfugie
    Là-bas où l'on boit.
Et je serre autour de moi
    Celle qui me reste.

Qu'ai-je fait, depuis l'aurore
    Que je n'ai pas vue ?
Il est tard. Rien n'est venu
    Et j'attends encore.

    Tant de faces immobiles
    Surgissent de mon silence,
    Que je n'ose détourner
    Mes yeux du parquet,
Baissant seulement la tête
Pour que passe au dessus d'elle
Le vent d'un jour qui s'en va.

SEPTEMBRE

La ville tout doucement crie.
O murmures le long des rues.
Une femme lave du linge
Dans une cour qui s'assombrit.

C'est déjà la nuit de sept heures,
Celle qu'on avait oubliée,
Qui s'avançait depuis des mois
Sous les beaux soirs qu'elle rongeait.

Mais qu'importe le flux de l'ombre !
Je t'adore, charme rompu.
La fin du jour s'emplit de cris
Qui se gonflent comme des muscles.

La ville dans le noir des plaines
Brille de sa lumière à soi.
Et mes yeux gardent le trésor
De toutes les fleurs de l'été.

Des visages nouveaux s'allument
Aux devantures des boutiques,
Le moindre regard que l'on croise
Est si doux qu'il serre le cœur.

***

Sirènes et fanaux des ports,
Phares des plus lointaines îles,
Adieux dans les premiers brouillards,
Chant des pâtres sur les plateaux ;

Lanternes sur les chemins noirs !
O cris et flammes solitaires !
Et vous, plus près, bruits rassemblés,
Lueurs unies, sifflets des trains,

Retours devancés par le soir
Qui gagne le haut des maisons ;
Clartés subites des fenêtres
Parmi les façades ternies ;

Temps qui flambes au fond des gares
Et dans l'axe des carrefours,
Fournaise ronflante des places
D'où naît la clameur des nouvelles ;

Éclatez partout et ensemble,
Pour que la présence de l'homme
Soit de nouveau signifiée ;
Pour que la lumière et la voix

N'appartiennent plus qu'à lui seul,
Et pour que je goûte à mon tour,
Dans l'instant où la nuit me couvre,
Un âpre ressaisissement.

NEIGE

Il neige et la lumière vient du sol ;
Il neige sur les toits et sur les bruits ;
En face de moi des vitres se dorent
D'un soleil que je ne vois pas.

Il fait clair sur les murs et au plafond,
Endors-toi. Les trains ne partiront plus.
Les bruits qu'on entend sont distincts et proches.
On compte les pas dans la rue.

O clarté muette, espace sans rides !
Dormez les oiseaux, les hommes, la ville.
J'ai le cœur paisible et la tête pleine
D'un silence provincial.

Éblouissement du soir blanc et froid.
La pendule marche et le monde est vieux.
Voici le sommeil entre mes deux yeux
Qui me prend à la racine du nez.

RENGAINE

Il pleut toujours. Il pleut.
Mets une bûche au feu.
Quelle heure donc est-il ?
Une heure.

Personne ne viendra,
Pas même le soleil.
Sais-tu quelle heure il est ?
Deux heures.

Des pas, dans l'escalier,
Dépassent notre étage ;
La pendule a sonné
Trois heures.

L'orgue de Barbarie
Malgré moi m'attendrit.
O beau Danube bleu !
Quatre heures.

Toujours les mêmes sons
Et les mêmes couleurs !
Viendra-t-elle, la nuit ?
Cinq heures.

Ah ! coule tout mon sang !
Coulent toutes mes larmes
Avec l'eau de la pluie !
Six heures.

Que veux-tu retenir ?
Tes désirs d'autrefois ?
Tout s'échappe et s'en va.
Sept heures !

Il faut bien, ma chérie,
Jouer la comédie
Avant d'aller dormir.
Huit heures !

III. En Moi

TOURMENTE

Ces cloches soudain, pour je ne sais quelle messe,
Ces reflets et ces échos, à la fin d'un si beau jour,
Et cet aboiement de chien, à travers des tentures épaisses,
Et ces cris que des enfants, en revenant de l'école,
Ont plongés dans la maison par la fente de la porte,
Et cette soif de luxure, et ce dégoût pressenti,
Et cet immense désir, que pourtant je circonscris,
Et ce retrait subit de l'âme, et ce désordre douloureux
Et cette attente sans effet, et ce départ de la lumière
A l'instant calculé et haï,
Et ce grand besoin de hasard, où tout ceci ?
Pourquoi la vision d'un chemin étranger,
Avec des champs de blé, des arbres, des pas d'hommes ?
Et l'espace, plaie entre moi et ce qui part ?
Ah ! l'heure sonne ! Et quelles flammes me traversent ?
Et ce triste, si triste séjour
Après les routes ouvertes et les mondes espérés !

EXAMEN

Ce que je regardais n'est plus qu'un souvenir
Depuis que je le vois.
La fleur que je sentais a perdu son parfum
Depuis que je la nomme.

Tout vieillit de mon âge et de ma connaissance.
Pourtant le monde est jeune ;
Il est pur et n'a point de tache originelle.
C'est moi qui suis l'officiant involontaire
D'un baptême qui souille à jamais chaque front
De l'empreinte de mon péché.
L'amertume du sel est pour mes seules lèvres.

J'inflige à l'univers les mots qui le dérobent
A mon silence même.
Rien ne m'est si lointain ni si extérieur
Que du nom qui l'enchaîne à moi je ne l'appelle.
Et c'est moi l'enchaîné.

Je n'ai d'éternité que celle qui me suit
Et je suis étranger à l'autre qui me hante.
Je crois être arrivé très loin quand je n'ai fait
Que tourner des milliers de fois
Autour du bruit central et parmi les reflets
D'un manège de fête,
Avec ce rêve qui dansait devant mes yeux,
D'un empire riant qui comprendrait des mers.

Savoir et puis mourir, ou durer, sans savoir,
Mais je n'ai pu choisir.
La chose est éternelle et je ne suis qu'un être,
Et l'infini ne se connaît qu'en l'éphémère.
Pour que tout rajeunisse et que rien n'ai vécu,
Il suffit que je meure.

Soir, voici ton étoile ! Et peut-être n'est-elle
Qu'un astre disparu dont l'image est visible.
Où fuir ? Il me reste mon pain et mon sommeil.

DISPERSION

Quelle heure est-il ? Je n'en sais rien.
Je ne tiens pas à le savoir.
Le temps digère sans bouger,
Comme le chat auprès du feu,
Où le coke gercé pétille.
Je courbe le dos comme un vieux,
Et tout mon corps se recoquille,
Et je me rapproche du feu,
Mais ce n'est pas pour me chauffer.

On a oublié de fermer la porte ;
On a oublié de ranger les chaises ;
On a oublié d'essuyer les meubles.

Je veux vider des tiroirs ;
Je veux faire quelque chose
Qui me prenne plus d'une heure.

Je voudrais manger de la soupe au choux.
Je commence un chant sans le terminer.
Qu'il fait beau dehors et que je suis gai !

Il y a une seconde
Et puis une autre seconde :
Je les entends, je les compte.

Un son doux et lointain m'évoque
L'orient maritime est bleu.
Et mille hasards volent, volent.
Ces rideaux, à quoi servent-ils ?
Ah ! la la ! Je souris. Je ris.

Tout cela n'a pas d'importance.
Tout ce qui brille n'est pas or.
Pierre qui roule... J'ai trop chaud.
Je ne recule pas ma chaise.
Mon âme est un gros œil qui cligne.
Les objets sont ronds et sans anse.
Je souffre par petites places.

On a oublié de fermer la porte.

UNE COUR

Les étrangers n'y viennent pas. Elle est à nous.
Ceux qui passent devant la porte n'aperçoivent
Qu'un peu de sa clarté, comme au bout d'un tunnel.
Pour la connaître, il ne suffit pas de la voir,
Distraitement, par une fente des rideaux,
Ni de s'être accoudé, en regardant les murs
Qui l'entourent et lui mesurent la lumière ;
Mais il faut un séjour profond et patient,
Il faut avoir vécu des années auprès d'elle,
Il faut avoir dormi, mangé, vieilli, souffert,
Rêvé, pendant des jours, des nuits, à ses côtés ;
Il faut avoir appris à distinguer les heures
Rien qu'aux échos et aux reflets qu'elle recueille,
Car la saison s'y peint aux pierres et aux vitres
Et tous les bruits d'ailleurs y viennent pour mourir.
Elle est comme une dimension de mon âme ;
Elle est, pour mes regards, comme un ciel plus certain :
L'ouragan peut fondre sur elle, et retourner
La couche d'air léger qui flotte à sa surface ;
Les neiges de l'hiver peuvent lui mettre un masque

En étouffant sa voix domestique et timide ;
Le soleil, la mêler à l'espace anonyme ;
L'émeute de la rue, ou la fête qui passe
Envahir son secret et profaner son calme :
Quelque chose au fond d'elle demeure, ou j'éprouve
Le retentissement de ma propre parole,
Et l'élan de ma joie, et le poids de mes larmes,
Et la solidité du monde autour de moi.

***

Songes muets derrière les vitres serviles ;
Bouches au bord du jour ; âmes impatientes
Que le corps emprisonne, et qui suivez de loin
L'évasion sans fin de toutes les fumées ;
O chansons en été, du fond des pièces claires ;
Odeur neuve de l'eau par les matins d'avril ;
Jeux d'enfants dans des coins abandonnés et riches ;
Ramages sans oiseaux et sans nids, que m'apportent,
Avec l'illusion d'arbres qui seraient là,
Les souffles réguliers qui planent sur la ville ;
Cri des trains, comme un flot qui me berce le cœur ;
Doux entrecroisement des voix quotidiennes
Que l'on aime, sans écouter ce qu'elles disent ;
Vies en face de moi, où se mire la mienne,
Stable couronne autour d'un peu d'espace gris ;
Gestes que j'entrevois, asservis à une heure,

A laquelle je sens que j'obéis moi-même ;
O silences tardifs, par les chaudes soirées,
Quand, la besogne faite et la lumière éteinte,
On vient, à la fenêtre ouverte obscurément,
Le coude sur la nuit, rêver un peu pour soi,
Tandis que, de son aile unique et transparente,
Vole le long des toits la graine de l'érable :
Vous laissez de votre âme à cette cour étroite,
Havre silencieux, plein d'écume et d'épaves,
Sillonné de vaisseaux sans mâts et sans sillage,
Et dont les quais déserts voient partir sans retour
Le désir que je lance au front de chaque jour !

***

Elle garde une part de ma vie écoulée,
Certains de mes regards que n'a surpris personne,
Des aveux lourds qui n'ont pas été plus loin qu'elle ;
Et c'est pourquoi ce soir, où l'air inattendu
Me rappelle soudain d'anciennes matinées,
Il me plaira d'offrir en propos à mon rêve
Cette feuille, arrachée aux branches de septembre
Par le vent qui vint la jeter, comme pour moi,
Tout près de ma fenêtre, au revers de ce toit,
Dans un coin sombre où seul il pourra la reprendre.

SOMMEILS

I

Quelqu'un vient d'éteindre la lampe.
Une main a bordé mon lit.
« Dors, tu n'as plus besoin de rien ? »
Et des pas ont quitté la chambre.

Il ne m'arrive plus du monde
Qu'un lointain murmure amorti,
Et cette lueur domestique
Qui filtre et souffre à travers l'ombre.

Étranger au temps et aux formes,
Distant de tout et de moi-même,
Je sommeille au bord de ma vie
Qui s'étend comme une eau muette.

Il ne me reste du passé
Qu'un immense souvenir pâle ;
Mon âme est pareille à la flamme
Qui ne peut plus s'enraciner.

Un cœur bat tout au fond de moi ;
Mon songe indécis et lassé
Se laisse à l'infini bercer
Par le sifflement du silence.

Où étais-je ? On parle. J'écoute
En souriant le bruit discret
Des paroles et des couverts.
O demi-mort, que tu es douce !

II

Tu dors. J'ai fermé les rideaux de la fenêtre,
Puis je suis revenu m'asseoir à ton chevet.
Un peu de jour déteint subsiste çà et là
Comme un reste de lait dans un vase vidé.
Aucun bruit du dehors ne m'atteint, mais je sens
Que le temps, dont la chambre est pleine jusqu'aux bords,
S'échappe par une imperceptible fêlure ;
Et ton sommeil dégage un silence si lourd
Que l'air me manque et que soudain je voudrais fuir.
Cependant je demeure ici, la bouche sèche,
Avec ma vie entière en rougeur à mes joues.

Un homme déjà vieux te regarde dormir,
Un homme vieux, un homme pauvre, car tes doigts
N'ont pas encor touché pour la première fois
Ces choses que je nomme aujourd'hui sans amour
Et qui sont loin de moi puisque je les connais.
Je la voulais pour moi, cette heure, et j'acceptais
Que les heures d'après me fussent comptées double,
Mais elle passe, et tu continues de dormir,
Et je sais que j'aurai vieilli en un seul jour
De tous ceux que je n'ai pas comptés jusqu'ici.
Les objets ont comme une suprême attitude :
Une porte entr'ouverte, une chaise inutile,
Un désarroi qui me paraît définitif,
Annoncent des départs accomplis ou prochains.
Mais tout est oublié, car voici que tu bouges :
Tu vas ouvrir les yeux et je te sourirai ;
Je te conduirai par la main en te parlant,
Je te prendrai dans mes bras ou sur mes genoux,
Et je te nommerai ces choses inconnues.
Le monde est beau quand on le montre à un enfant.
Tu verras la maison, les chevaux, la pendule,
L'air, le soleil, le robinet et l'escalier,
Et ce qu'on mange, et ce qu'on boit, et ce qui brille,
Et ce qui chante. Tout le reste est dans les livres...
Mais il est tard, tu dors toujours et la nuit vient,

DURETÉ

Le jour est gris comme un vieux linge.
Il me semble que, peu à peu,
Le monde, la ville, les hommes
Et les objets d'ici se retirent de moi.

L'éloignement qui nous sépare
Grandit de minute en minute
Ainsi qu'une grève au reflux,
Et mon âme reprend une forme en séchant.

Des moineaux volent dans la cour
Close de murs et de fenêtres,
Mais leurs pépiements solitaires
Me reculent encor dans l'exil où je suis.

Pourquoi ramasser ces débris,
Épars sur un rivage nu ?
Loin de moi, passé, souvenirs,
Tiédeur des draps où l'on a trop longtemps dormi !

Soudaine soif de pureté !
Splendeur du soleil sur la glace !
Immobiles flots des labours !
Route, dont la tempête a déchaussé les pierres !

Je savoure la dure joie
De retrouver en chaque chose
Sa résistance et son contour
Et d'exister solidement dans mes limites.

HIVER

Tout l'été s'est passé sans que j'aie pu sourire.
L'été, c'était hier ; mais hier a vieilli,
Hier est vieux, puisque je m'en souviens déjà.
Voici l'hiver, les longues nuits dont j'ai si peur,
Sachant que mon sommeil ne leur suffira pas.
Afin d'être moins seul, je me force à sentir
L'odeur du bois trop vert et de la mauvaise herbe,
Qu'on brûle quelque part dans des villages bas
Où des sabots mouillés sonnent la fin du jour.
Les trains sifflent aussi, mais la fenêtre est close.
Trop lourde désormais pour se mêler au monde,
Mon âme s'est tassée ici, loin de la porte,
Et devient étrangère à tout, malgré l'amour
Qui s'enfle dans ma gorge et qui voudrait crier.
Personne ne saura que je souffre, pas même
L'ombre qui me tourmente et demeure aux écoutes.
Oh ! ma jeunesse hors de moi ! Tu n'es plus faite
Que d'éclats dispersés et d'objets disparates
Qui n'ont plus d'âme, à force de changer de place :
Un filet d'or presque effacé sur une chaise,

Un carnet, d'autres choses encor... les dépouilles
D'un souverain déchu qui erre en son palais.
Mais taisons-nous, et plus de ces lâches regards !
La nuit vient vite ! il faut que ma seule présence
Soit le flambeau secret où dure la lumière,
Et que mon cœur me serve à prolonger l'été.
Je me suffis avec plus d'orgueil que de joie,
Car si la plaine manque à ma joie étouffée,
Il reste la hauteur à mon orgueil debout.
Prêt à l'hiver, voici que je l'attends sans lampe,
Afin de mieux le voir quand il viendra régner
Sur l'espace vacant dont j'ai fait un désert,
En repliant autour de moi, comme une armée,
Mon âme qu'entretient le cri de ma misère,
Et que rien ne pourra surprendre, ni le froid
Qui attaque de biais, ni le vent qui murmure
Comme un peuple affamé, prisonnier de la rue,
Ni la tempête qui enfonce entre les murs
Comme un coin dans du bois, ses membres ; ni surtout
L'ennui familier qui grimpe à mes genoux
Et la douleur qui me sourit, en robe simple ; —
Car je vois, à travers ces cloisons illusoires,
De petits corps coagulés au creux des lits,
Autour des tables, sur les chaises ; j'accompagne
Le long des murs d'un cimetière ou d'un hospice,
Dans une rue humide et que le soir fait borgne,
Des pas que tire à soi une lumière humaine ;
Je sais enfin que si j'entrais dans cette chambre,

Dont un bras tout à l'heure écartait les rideaux,
Et où, malgré la nuit, nulle lueur ne veille,
Mes yeux sans tâtonner, pourraient apercevoir,
Dans l'angle le plus sombre et le plus reculé,
Sourd au monde, immobile et retenant son souffle,
Un couple furieux qui s'aime sans parler.

ISOLEMENT

Que m'importent le son, la forme, la couleur,
La beauté qui me cache, en dansant, les abîmes !
Je ne perçois l'objet que dans sa pesanteur,
Et moi-même, mon poids me fixe : de ces murs,
Je ne vois que la bande à hauteur de mon front.
Depuis longtemps déjà mes regards l'ont ternie
Et creusée, autant que les pas creusent les marches :
C'est un sillon que je puis sentir sous le doigt,
L'ornière où, malgré moi, mes yeux glissent et roulent,
La rue, où, quatre fois le jour, passe la foule.
Je demeure immobile au bord d'un vide où règne
La force solitaire et secrète du poids,
Sans témoin que mon corps devenu tout moi-même.

***

L'air ne circule plus ! Je sais que pas un souffle
Ne viendra déranger les rideaux ; j'ai perdu
Jusqu'au désir de regarder par la fenêtre

Si la ville est toujours vivante auprès de moi.
Aucune âme n'est là pour remplacer la mienne,
Car ces objets auxquels je ne toucherai point,
N'ont pas pu prolonger la présence des mains.
Et me voici devant un chaos qui commence.
Combien d'heures encor restera-t-il à terre
Ce morceau de papier tombé je ne sais quand ?
Suis-je un enfant ou suis-je un homme ? Ce silence
Est-il ce qui subsiste après ma déchéance
Ou la virginité du futur que j'attends ?
Le temps a traversé l'appartement désert
Pour se loger dans cette pièce où il se tait.
Plus de voix au dessus de moi ni au dessous.
Sommeil partout. Un tuyau d'eau rend un son d'orgue.
Le silence qui suit paraît plus vaste encore :
Ainsi le voyageur trouve l'ombre plus noire,
Quand, refermant sur soi la porte de l'auberge,
Il s'aveugle à l'éclair de la lampe, et repart
Sur un chemin dont il n'aperçoit plus les bords.
La maison s'accroît de son vide qui m'isole.
L'âme finit au crâne ou s'est enfuie au loin.
Je me sens appauvri par le sommeil des autres
Qui suinte à travers les cloisons et finit
Par envahir ma chambre où il monte sans bruit,
Sans recul, comme l'eau dans un bateau qui sombre.
Il suffirait, pour adoucir ma solitude,
D'un seul de ces millions de mots quotidiens
Que l'on prononce en signe de communion ;

Si quelqu'un montait l'escalier en ce moment,
Je crois que j'ouvrirais ma porte pour le voir.
Mais je sais que nul ne viendra ! Je suis si seul
Que le bruit de mon cœur me devient étranger...

***

Cependant tout agit, tout se meut. Les vents soufflent ;
La terre tourne et la mer s'enfle sous la lune ;
Partout une surface impassible recouvre
Un grand travail muet qui ne la ride pas.
Des tourbillons que je ne peux voir ni entendre
Font la solidité de tout ce que je touche,
Et celle de mon corps qui ne m'appartient plus.
Le moindre des objets est monstrueux de vie.
Seule, mon âme reste inerte dans la nuit,
N'ayant plus d'autre force en soi que sa douleur ;
Et tandis que les trains continuent de partir,
Et que leur sifflement vient mourir en caresse
A ma fenêtre, et dans les plis de mes rideaux,
Un jet de cris jaillit du fond de mes ténèbres,
Monte, et soudain se crispe et retombe en sanglots.

IMMOBILITÉ

I

Voici que tout ce que j'ai fait est devant moi :
Tous mes actes, debout ensemble, à un appel
Qui ne vient pas de moi, mais de l'heure et du lieu.
Je les subis. Je suis confronté avec eux
Sans remords, sans regret, sans souvenir, sans joie,
Mais dans l'unique émoi que crée une présence.
Ils sont comme des pions quand la partie est faite,
Définitifs, et si je veux les déplacer,
Je sais que mes deux mains n'ont pas à m'obéir ;
Et si je veux crier pour mieux me ressaisir,
Des mots et des sanglots se pressent à la fois
Et bouchent le trou de ma gorge et s'y arrêtent ;
Si je veux seulement me lever, je ressens
Une étreinte partout égale à mon effort
Et qui vêt et qui moule exactement mon corps ;
Même si j'étais assez fort pour me débattre,
Je serais comme un chien qui déchire un chiffon

Et qui part sans l'avoir détruit, l'écume aux dents.
Voici que tout ce que j'ai fait est devant moi.
Cependant je suis jeune et je ruisselle d'âme...
Si j'avais une pomme ici, je la mordrais,
Non point pour la manger, mais pour sentir le jus
Sourdre au bord de l'empreinte en rond de ma morsure.

II

Il fera bientôt nuit, et les branches sont nues.
Chaque objet disparaît dans l'âme qu'il diffuse
Et qui flotte au dessus de lui, avec tendresse,
Comme l'exhalaison des rivières, le soir.
Bien que tout passe devant moi sans s'arrêter,
Je me connais dans la gravité d'une attente :
Car je pressens que des passants et des voitures
Et des maisons dont je devine au loin les toits,
Un être va surgir pour venir jusqu'à moi.
Je le verrai distinctement sous ma paupière
Dans sa direction plus que dans sa figure.
Ma vie est assurée en attendant qu'il vienne.
Je ferme les rideaux sans allumer la lampe ;
Je me laisse effacer par l'ombre qui grandit
Pour que l'âme soit seule à subsister ici
Et que le corps ne participe que des murs.

J'ai mis la clef à la serrure. Je m'assieds.
Je suis comble. Le temps est une mer étale
Où ma vie en battant, émeut à peine une onde,
Et devient presque extérieure à la durée.
J'aperçois bien encor des chevaux et des hommes,
Mais ils sont sans volume et gris, pour que mes yeux
Ne retiennent plus d'eux que la chose qui passe.
Et tout à coup voici l'annonce et je me dresse :
Ce bruit de pas sur les cailloux, c'est pour moi seul ;
Ils vont sonner dans un instant sur le palier ;
Ils s'amortissent au tapis de l'escalier ;
Rien n'arrêtera plus leur progrès solennel.
La clé noue, en tournant, un destin révolu.
Une portion de ma durée est à son terme :
Ce qui est arrivé n'importe déjà plus,
Car je suis anxieux de ce qui vient de naître.

III

Un soir que tu seras très triste, accoude-toi
Au dessus de la rue et baignes-y ta face.
La rumeur et les voix ne te distrairont pas.
Il suffira pour te troubler d'un de ces rires
Qui semblent naître à l'heure et dans le lieu fixés
D'une joie anonyme et rôdant près du sol.

Alors tu verras battre, en jets brusques et courts,
Et qui, pourtant, évoqueront tout ton passé,
De petits souvenirs que tu croyais perdus :
Certain chemin où marche un enfant qui fut toi,
Un vieux grenier ouvert à la pleine campagne,
Un géranium de pourpre à la crête d'un mur,
Un visage implacable et qui s'avancera
Pour écraser d'un coup vingt ans contre ta face.
Tu penseras aussi à des rues éclairées
Où tu passes souvent, et qui, cette nuit-là,
T'apparaîtront déjà comme ce qui n'est plus.
Tu oublieras ton âge et tu seras penché.
N'attends pas de pleurer ; referme la fenêtre.
Si, à côté de toi, une femme est assise,
Souris-lui et regarde-la jusqu'au désir,
Et puis va t'en dans une chambre où tu sois seul.
Fuis le coin où l'on rêve, et le mur où la voix
Monte ainsi qu'une onde nerveuse dans la moelle ;
Fuis les livres à plat sous la lampe baissée,
La vitre où erre le prestige des voyages,
Le lit charnel où tous tes jours viendront finir ;
Cherche la place unique où ces charmes s'annulent :
Et l'âme d'alentour qu'ébranla ta venue,
Poussant tes pas des bourrelets de son remous,
Te hissera enfin sur sa plus haute lame
Pour t'y laisser en témoignage et en offrande :
Alors, joignant les mains sans savoir que tu pries,
N'ayant gardé du corps que la seule stature

Avec le monde pour support, tu seras dieu,
Et le meilleur de toi, consacré par toi-même,
Tu le posséderas entre tes deux mains jointes.

IV

La vie est si pesante à mon âme, ce soir,
L'air, si plein de mon deuil et de ma pauvreté,
Que je ne songe plus qu'à ce que j'ai quitté,
Et que, malgré mes yeux qui savent encor voir,
Mes oreilles, entendre, et ma peau, s'amincir
Pour me faire moins seul et plus proche du monde,
Un silence laiteux me sépare de lui.
Mais voici que d'un coin de la chambre s'avance,
A petits pas, claquant dans des sabots légers,
Le bruit du temps qui me redevient amical.
Je pressens l'heure en moi comme une délivrance.
Et puis, c'est un rayon du dehors sur mes yeux,
Qui me rejoint, par dessus l'ombre, à d'autres hommes,
Et j'adoucis un peu, sans presque le vouloir,
Leur travail ou leurs larmes qu'ils croient solitaires.
Silence actif, et qui tends vers ma plénitude,
Mon immobilité suffit pour te répandre
Jusqu'au fond de la nuit, car je ne veux plus être
Qu'une pointe de flamme aux voûtes du sommeil.

Voici les maraîchers passant avec des fruits,
Les chaises çà et là qui gardent nos postures,
Un objet, au hasard, qui rappelle des mains,
Le feu éteint et la cuisine sans servante,
Et le souffle, à travers les murs, de ceux qui dorment ;
Voici les pas tardifs d'un étranger qui rentre
Et que j'aime soudain, et me voici moi-même
Comme un enfant baigné qui sourit à son corps.

IV. Dehors

DÉPLACEMENT

J'étais assis. J'étais heureux, content de moi.
Je travaillais. J'aimais ma table et mon papier.
De temps en temps, je regardais avec tendresse
Ces objets qu'on ne touche guère que des yeux,
Parce qu'un peu de joie chaque jour s'y dépose
En une fleur ténue où marqueraient les doigts.

Le monde s'étendait en ordre devant moi.
Il y avait d'abord les astres et leurs lois,
Le soleil ponctuel à l'endroit désigné ;
La terre, que le jour et la nuit se partagent,
Avec ses continents qui compensent ses mers,
Sa ceinture que tisse un voyage sans fin,
Et ses peuples qui, selon l'heure, se relaient.
Je nommais les pays, les villes et les fleuves.
Temples de Bénarès ! Tapis de Samarcande !
Ports lointains, pleins d'odeurs et d'hommes inconnus !
Vous étiez étalés comme sur des gravures.

Et toi, Paris, je t'embrassais, avec tes rues ;
Je les apercevais toutes et successives,
Avec les dômes clairs, et la file des quais,
Le pont de fer au bout, les tonneaux sur la berge,
Et le fleuve ininterrompu !
Tout l'espace était plein ; l'univers, rassemblé
Dans le champ de ma vue, étroite et satisfaite,
Qui distinguait en chaque chose
Sa forme, sa couleur, et son éloignement.

***

J'étais assis. Je travaillais.
Me voici soudain inquiet.
Ce mur tout blanc ! Quelle heure est-il ?
Mais surtout quelle heure est passée ?
Que m'a-t-elle pris en silence ?
Je suis si sûr qu'elle est passée,
Que je ne puis rester assis
Davantage, et que je me lève.
Je n'ai rien oublié pourtant.
J'ai fait ce que j'avais à faire.
Quelque chose est vraiment passé :
Je saigne d'une obscure plaie.

Je suis seul auprès d'une table desservie.
Un bruit que je n'ai pas entendu me secoue.
Qu'il soit une heure, ou bien six heures, que m'importe !
C'est le son d'une heure sans chiffre,
Dont m'effraye l'écho tardif
Comme le craquement d'un meuble dans la nuit !

Je suis descendu dans la rue, et je m'en vais.
Qu'y a-t-il de changé ? N'est-ce pas toujours moi ?
Cependant, je ne ressens plus la même angoisse
Qui pesait à un point précis de ma poitrine :
Il ne m'en est resté qu'une vague amertume
Qui flotte autour de moi comme de la fumée.
Le cœur me bat moins fort, mais il me bat partout.
L'espace éclate, délivré de la fenêtre
Qui le mâchait quand j'étais au fond de ma chambre.
Le trottoir fuit sous moi entre les maisons lentes.
Au bout est une place, où me mène un désir
Qui vient de s'éveiller au souffle du dehors.

Je sais le temps et la distance
Qui m'en séparent. Je me hâte.
Je voudrais rattraper cette heure
Qui m'avait dépassé sans bruit.
J'ai de quoi vivre jusqu'au soir.

Voici la place avec ses arbres,
Et le banc où je vais m'asseoir.
Je ne veux pas aller plus loin,
Car c'est ici que se termine
Mon petit destin d'aujourd'hui.

Voici le bec de gaz à droite,
Le kiosque de journaux à gauche,
La porte du café en face :
Tout ce que j'ai devant les yeux,
Je l'aime depuis mon enfance.

Mêmes gens et mêmes boutiques,
Mêmes couleurs, rien n'a changé.
Voici les ronds que j'ai tracés
Dans les cailloux, avec ma canne,
Et mes vestiges sur le sable.

Mais dites-moi, vous qui passez,
Vous dont je connais les visages,
Pourquoi tout à coup je me sens,
Parmi tant de chères présences,
Si lointain et si étranger.

La forme des choses s'efface
Pour composer un monde abstrait.
Ce n'est pas moi qui suis venu,
Mais je suis l'homme qui s'assied
Depuis mille ans, à cette place !

Maisons, passants, arbres d'ici,
Je suis dépossédé de vous,
Depuis que je suis sur ce banc.
Il est trop tard. Vite debout !
Ce que je cherchais s'est enfui.

Vite debout, que je m'enferme
Dans la chambre riche de moi,
Car ni les fleurs des marronniers,
Ni cette poussière enivrante
Qui a l'arome du printemps,

Ni la tendresse de la rue
Où l'on n'allume pas encore
Et qu'emplit le bruit des retours,
Rien n'adoucira le regret
De ce grand trésor inconnu

Qu'une seule heure m'a fait perdre !

A UN PASSANT

Passant qui vas à ton travail,
Les membres las avant la tâche,
Le dos voûté, les regards ternes,
Dans l'écœurement du réveil,
Écoute-moi, je te connais,
Car nous suivons les mêmes rues,
Chaque matin, à la même heure,
Sans nous être jamais parlé.

Il y a eu des jours où tu étais malade,
D'autres, où l'un de nous arrivait en retard,
Et ces jours-là, l'heure et la rue
Changeaient brusquement de visage.
Il y a eu les jours de fête, et les dimanches
Où je ne pensais pas à toi...

Je te connais. Écoute-moi.
Tes yeux sont baissés. Tu regardes
Tes deux pieds sous toi qui alternent,
Infaillibles et autonomes
Sur la piste à jamais tracée.

Tu fais le compte des pavés
En marmottant une rengaine.
Quelquefois tu te mets au pas
D'un cheval qui traîne un fardier :
Les cahots, le bruit des essieux,
Mêlés au claquement du fouet
Et aux jurons du charretier,
Creusent le dedans de ton âme
En y tournant comme une hélice,
Et tu ne penses plus à rien
Sinon qu'il va être neuf heures.

Mais lève les yeux, considère
Le tendre faîte des maisons
Caressé par un ciel d'avril
Et par un chant de remorqueur ;
Regarde là-haut cette vitre
Où se peint un jeune soleil,
Ces petits nuages si doux
Qu'un enfant voudrait les toucher ;
Pense à l'heure où tu reverras
Ces toits, cette vitre et ce ciel
Avec le soleil vertical,
Et fais entrer dans ta poitrine
Tant de matin et de fraîcheur,
Que tu puisses entretenir,
Entre des murs et parmi l'ombre,
L'illusion d'un beau voyage.

FENÊTRE

La rue est obscure et déserte.
Il a plu toute la journée.
On glisse sur les pavés gras.
Des rails luisent sur la chaussée
Comme des traînées de limaces.

Tous les cafés se sont éteints.
Un bec de gaz, de place en place,
Bave sur le trottoir mouillé.
On avance dans des relents
D'égout, de bâtisse et de cave.

Je songe aux enfants qui dessinent,
Du bout des doigts, sur les carreaux;
A des maisons inhabitées
Où de vieux meubles se moisissent,
Dans une ville de province.

Je sens l'humidité monter
Dans mon corps, comme en une mèche,
Et se dissoudre aussi mon âme
En flaques minces qui reflètent
Quelques tremblotantes images.

***

Mais voici que, brusquement,
Levant les yeux, j'aperçois,
Tout en haut d'une maison,
La clarté sèche et carrée
Que découpe une fenêtre.

Un homme est là, qui travaille.
Je vois son ombre au plafond.
Qui es-tu, toi qui domines,
Avec ta lampe et ton âme,
Six étages de sommeil ?

Depuis que je pense à toi,
La nuit se fait moins hostile,
Et mon pas se raffermit.
Il me semble que la vie
Devient plus claire et meilleure.

Mais sais-tu, ô toi qui veilles,
Toi qui attends ou qui pleures,
Entre la table et le lit,
Dans une chambre muette
Où tu te crois seul et clos ;

Sais-tu, sauras-tu un jour,
Mon nocturne compagnon,
Ce que te doit pour ta lampe
Un passant silencieux
Dont tu ignores le nom ?

RUE

C'est une rue étroite et sans maisons,
Entre des murs qui ne s'égayent qu'au printemps,
Lorsqu'ils sont couronnés de feuilles.

Elle a les couleurs du temps et du ciel.
On la traverse, comme on passe une rivière,
Sans la suivre autrement qu'en rêve.

Elle n'est sur le chemin de personne.
Elle est faite pour des baisers au crépuscule
Et pour de calmes jeux d'enfants.

Mais elle débouche là-bas
Sur une place qui chaque nuit ressuscite
Et rougeoie aux lueurs des bars
Comme le four d'un boulanger.

C'est alors que je t'aime, humble rue orpheline,
Quand tu t'épanouis en une âme de feu,
Et que, blotti dans toi comme sous un tunnel,
J'aperçois tout au bout un monde lumineux,
Où chaque mouvement, chaque ligne et chaque être
Sont si clairs à mes yeux qu'ils semblent m'obéir.

Voici quelqu'un qui sort d'un bar et qui s'arrête
Pour regarder le ciel avant d'aller dormir.
Salut à toi, mon frère ! Il fera beau demain.
Le tronc des arbres luit comme de la chair nue.
Un cheval passe, et le pavé de l'avenue
Rend un son gai que j'aime et que je n'entends point.

Le désir et le temps se sont évanouis,
Et je me sens monter dans l'air frais que je hume.
Gloire à vous sur la terre, ô choses de la vie,
Si, du parvis obscur où j'accède en tremblant,
Je puis, vainqueur du charme adorable des formes,
Contempler un instant votre interne splendeur !

Vais-je goûter, ô monde, à ton éternité ?
L'amour que je détiens n'attend plus que ton signe.
Est-ce toi, vérité, qui es là, près de moi,
Mêlée à ce silence où je n'ose bouger,
De peur d'effaroucher le méfiant secret
Que je flatte des mains sans pouvoir le saisir ?

L'AUBERGE

Vieillard devant moi, ô mon hôte,
Que tu es émouvant et doux !
Le bord de tes yeux est rouge et n'a plus de cils.
Le tremblement de tes mains, c'est de la bonté.
Il y a de l'éternité parmi nous deux.
Qu'importent le village, et l'heure, et mon chemin,
Et nos noms ? L'auberge où nous sommes n'a pas d'âge.
Je suis ton hôte en Dieu, comme si la servante
Avait lavé mes pieds et serré mon manteau.
Je suis entré ici te demander à boire,
Ayant vu l'enseigne à la porte et l'écriteau,
Mais le vin que tu m'as versé dans ce gros verre,
Tu l'as versé en un autre nom que le tien.

Tu n'es pas un marchand, pauvre homme.
Tu attends. Tu as peur de m'avoir mal servi,
Ou que le verre et le vin ne me plaisent pas,
Et tu cherches ce que tu as pu oublier.

Tu n'as rien oublié, pauvre homme.
Tu ne sens donc pas que je suis tout près de toi,
Bien plus près que mon corps assis?
Et mon âme, que j'ai si souvent refusée,
Tu ne la sens donc pas de mes yeux dans les tiens ?

Tu n'as peut-être jamais eu
L'âme que tu as aujourd'hui,
Parce qu'il n'y avait personne
Pour l'accueillir, comme il convient,
Dans ce silence fraternel,
Plus grand que tous les mots humains,
Qui la confronte avec la mienne.
Tu n'as jamais eu autant d'âme.

C'est toi qui dois t'asseoir, car tu viens de si loin.
Tu m'arrives du fond de tes soixante années,
Tu m'arrives du fond du temps.
Ce n'est pas moi qui suis entré.
Moi, j'étais prêt à ta venue :
Tu ne prévoyais pas la mienne.

Ta naissance est au bout de ce chemin qui monte.
Du carrefour, je vois les arbres qui le bordent ;
Je ne veux pas me tourner vers où il descend,
Car je regarde le beau pays d'où il vient.
Mais je n'ai pas le temps d'y aller, et je passe...

Il faut partir : c'est l'heure. Elle sonne au clocher,
Sans faire s'envoler les pigeons qui sommeillent.
J'ai bu. D'un long regard, je comprends ta maison,
Les tables, ces rideaux que ta fille broda,
Et ces vieux carafons de ton ménage, et même,
Les portraits, sans les avoir vus, qui sont en haut,
Dans la chambre, sur le dessus de la commode.
Je me lève. Je pars. Je ne t'ai point parlé.
Voici les douze sous, et tu me dis : « Merci,
Merci, Monsieur. »

Je ne détourne pas la tête.

CHANT A VOIX BASSE *

Un peu de musique lointaine,
Juste assez pour que tout renaisse,
Sans que rien s'achève.
Le temps sommeille au fond de l'être
Et les instants montent en bulles.
Les nuages glissent.
Une voiture dans la rue
Fait un bruit si doux qu'on regarde.
Le jour brûle en paix.

Des pauvres dorment sur les bancs.
Au bord du sable ratissé,
Les enfants ne jouent pas encore.
Une gaieté convalescente
Sort timidement de la terre.
Un sourire dépaysé
Parce qu'il craint d'être précoce
Tremble dans l'air.

On se sent loin de sa jeunesse :
On pourrait reparler sans trouble
A des femmes jadis aimées.
Toutes les tiédeurs revenues
Peu à peu dissolvent la peine
D'un cœur que l'hiver attrista.
On entend comme des pieds nus
Effleurer l'herbe.

Cet homme, qui lève la tête,
Va rentrer chez lui plus tranquille.
Il retrouvera, dans les coins
Que ses yeux avaient délaissés
A cause du froid et de l'ombre,
Son âme prête...

Et, confiant dans un bonheur
Que je n'espère plus pour moi,
J'attendrai le soir sur ce banc
Pour recevoir plus purement

L'offrande d'un baiser qui ne vient pas des lèvres.

INTÉRIEUR

Dans un angle de la boutique,
Ils sont assis, l'homme et la femme,
De chaque côté de la table,
Corps déjeté, bouche immobile.

Il ne reste de la journée
Que le désordre du couvert,
Les taches noires de la nappe,
Un cercle rouge au fond des verres.

Les paniers accrochés aux murs,
Les fers froids sur le poêle éteint,
Les tréteaux, les cordes sans linge
Découvrent leur nudité vaine.

La devanture dépouillée
N'encadre plus qu'un portrait d'ombre.
C'est la chute de la semaine
Dans un trou qu'on ne peut remplir.

La porte baye sur la rue
Comme pour un événement.
Mais il n'arrive du dehors
Que le murmure de la ville.

***

Ils sont assis, l'homme et la femme,
De chaque côté de la table
Que dilate l'obscurité.
Leurs regards plus loin se rejoignent.

Ce qu'ils fixent tous deux ensemble,
Ce ne sont pas les gens qui passent,
Ni, parmi les feuilles d'en face,
Le crépuscule de huit heures ;

Ce n'est pas la glace où leurs yeux
Lisent des lignes à l'envers,
Ni sur le seuil, dont le bord s'use,
Le chien qui rêve entre ses pattes ;

Ce qu'ils fixent, c'est quelque chose
Qui n'est visible que d'eux-mêmes,
Quelque chose qui est entré
En silence, comme ils mangeaient ;

C'est un hôte qui est debout,
Et dont ils attendent un geste,
Étrangers au jour qui les lâche
Et à la nuit qui les caresse.

DÉCOUVERTE

I

Sur le parquet, dans un coin
Que délaisse la lumière,
Une tache de soleil
Me tire l'œil de côté.

Je me penche un peu sur elle.
On dirait qu'elle se fait
Petite, comme une bête
Qui a peur d'être chassée.

Elle remue ! Elle vit !
C'est moi qui ne bouge plus.
D'où viens-tu, rayon béni,
O clarté libératrice ?

Le passage est si étroit
Entre les maisons serrées,
Et il y a tant d'obstacles
Jusqu'à la vitre d'entrée ;

La minute est si unique,
La saison si incertaine
Et l'occasion si brève
Qui peut t'envoyer vers moi ;

Il faut de si grands hasards,
Il faut tant d'événements
Et des miracles si rares
Pour que je te trouve ici,

Qu'il me semble être l'élu
De quelque Dieu magnifique
Et que je salue en toi
La descente de la grâce !

II

O trésors que l'on découvre
A des places oubliées !
O pardon que l'on demande
A des choses dédaignées !

Je chargeais de mes péchés
Un univers où s'attestent
Plus d'amour et de justice
Qu'en ma vaine solitude.

Je n'ai qu'à tendre les mains.
Je suis riche : l'âme abonde.
Il m'en arrive aujourd'hui
Plus que d'air à mes poumons.

Voici que la cour s'égaie,
Que les murs se transfigurent,
Pour un rayon imprévu
Qui descend du fond du ciel.

O source d'une bonté
Qui m'inonde, et illumine
Tous les replis de mon cœur
Et les lointains de la vie !

Je m'en fais un grand bonheur
Que je voudrais éternel,
Et qui passera sous l'ombre
Comme un rail sous un tunnel...

Elle est déjà repartie...
Quand reviendras-tu me voir,
O compagne d'un instant,
Petite lueur précaire ?...

III

Mais je saurai bien la suivre.
Je la retrouve dehors.
Elle oriente ma vie
Dans la ville et dans les rues.

Elle est au milieu du port,
Sur l'horloge du grand pont,
Sur des sacs qui ont l'odeur
Des régions légendaires.

Elle luit sur le ruisseau
D'une ruelle écartée,
Et des hommes la regardent
En buvant à un comptoir.

Elle éclaire des coins tristes
Où se rouillent des ferrailles,
Un hangar où l'on remise
Du charbon et des voitures.

Elle entre, par la lucarne,
Dans une mansarde nue,
Pour caresser les cheveux
D'un petit enfant qui joue.

O charretier dans l'auberge,
La route ne monte plus.
Le soleil est dans ton verre
Que tu tardes à vider.

Et quelque part, dans un champ,
Le herseur des blés d'hiver
S'arrête pour écouter
Un buisson qui soudain chante.

IV

Il est tard. Tout est rendu
A l'habituel silence ;
Mais un reflet se prolonge
De la belle matinée.

Une âme renouvelée
Gagne les plus humbles choses.
Ainsi, d'une bûche à l'autre,
La contagion du feu.

De quel glorieux messie
Célébrons-nous la naissance,
Nous qui avons aujourd'hui
Vécu d'un rayon doré,

Qui lui avons fait cortège,
Comme s'il portait au front
Le signe d'un temps nouveau
Que n'annonça nul prophète ?

JOIE

Il chante sous la pluie.
Il rase les maisons.
Les toits et les balcons
Dégouttent sur sa manche.

Il marche dans la nuit
Libéral et puissant.
Il prend de la lumière
A chaque devanture.

On s'écarte de lui
Pour le laisser passer :
Et la pluie est si drue,
Et la voix est si gaie,

Qu'on se retourne encore
Sur un dos triomphal
Qui s'éloigne en chantant
Dans le vent et la pluie.

***

Il ne s'arrête pas.
Il contient plus de joie
Que mille hommes qui rient
Dans le creux d'un théâtre.

Il contient plus de joie
Que la foule qui tourne
Dans l'éblouissement
Des manèges de fête.

Il contient plus de joie
Qu'un sage qui remonte
Du fond du monde trouble
Avec la vérité.

Il a tout oublié,
Et sa joie est si grande
Qu'il n'en sait plus la cause,
Et ne sait que chanter.

***

Sa joie a supprimé
Tout ce qui n'est pas elle,
Les passants et la pluie
Et la rue et lui-même.

Elle est l'ordre nouveau
Qui règne sur la terre
Par la voix solitaire
D'un homme dans la nuit.

Cette joie et cet homme
Se sont si bien unis
Que l'on ne peut plus dire
D'où vient la voix qui chante,

Et qu'il semble avoir pris
La couleur de la joie,
Comme tout ce qui brûle
Prend celles de la flamme.

***

Toi qui chantes ainsi
Dans le vent et la pluie,
Homme, qui que tu sois,
Je t'aime et je t'envie.

Qu'importe si ta joie
Est la fille du vin,
Ou si tu l'as puisée
Au corps nu d'une femme !

Souveraine d'un soir,
Maîtresse d'un destin,
Elle te rend égal
A ce dieu d'autrefois,

Qui tenait dans ses poings
Les carreaux de la foudre,
Et lançait le tonnerre
Sans remuer le bras.

***

L'air, je le connais bien,
J'en connais les paroles,
Et j'essaye pour moi
De le chanter aussi ;

Mais ce n'est déjà plus
Le même que cet homme
Tout à l'heure chantait
Dans le vent et la pluie.

V. A Part

(1916)

MARCHE

Qu'il fait gris ! Qu'il fait froid !
Une monotone pluie
A cousu le ciel aux toïts.
Je pense aux pieds nus d'un enfant qui dort.

Qu'il fait gris ! Qu'il fait froid !
Les rats grignotent ma boule,
L'aube grelotte avec moi.
J'envoie un baiser à deux yeux qui dorment.

Qu'il fait froid ! Qu'il fait gris !
Rendors-toi dans le brouillard
Qui te couvre comme un drap.
Ma main se réveille au froid du fusil.

Qu'il fait froid ! Tout est gris,
Plaine, saules et perdrix.
Marche, marche, homme inutile !
Je pense à deux bras qui ne remuent pas.

Universitas
BIBLIOTHECA
Claviensis

Qu'il fait gris ! C'est le jour.
L'aube blanchit les cailloux.
Mon corps va je ne sais où.
J'envoie un baiser à deux yeux qui s'ouvrent.

Qu'il est gris, qu'il est froid
Ce jour que déjà profanent
Des trompettes machinales !
Je pense à demain qui sera pareil...

1916

L'ÉTRANGER

Je reviens du pays de la souffrance rouge
Et de la reine mort.
Je ne l'ai point quitté, puisqu'il me suit toujours
Et m'attend à la porte.

Je ne suis plus d'ici. Je suis un étranger
Qui ne s'arrête pas ;
Un hôte qui regarde l'heure et qui s'apprête
A repartir là-bas.

Ne m'interrogez pas. Vous savez que les mots
Se résoudraient en larmes,
Et que je les retiens dans mon cœur où remue
Un secret que je garde.

Rien ne semble changé, puisque mes yeux retrouvent
Chaque chose à sa place,
Et que je reconnais, au bout de tant de jours,
La forme de chaque arbre.

Mais ce brin d'herbe étrange entre des pierres nues
Suffit à détruire mon songe,
En m'évoquant partout une absence qui dure,
Et le passage où nous vivons.

***

Étranger, ne te rendors pas,
Ce n'est pas encor le retour.
Ne t'attache pas à ces choses,
Ne demeure pas devant elles.
Ne laisse pas les souvenirs
Monter en eau à tes paupières.

Cette fleur, ne la cueille point.
Ne prolonge pas ce baiser,
Ne garde rien entre tes mains.
Ne fais rien qui puisse durer.
Ton cœur se viderait d'un coup.
Vite, vite, il faut repartir.

Je repars, sans être venu.
Est-ce l'adieu définitif ?
Le monde glisse sous mes pas.
Je sens que je n'aurais pas dû
Hélas ! regarder si longtemps
Tous ces visages.

1916.

DANS UNE GRANGE

Lorsqu'ici je m'éveille au milieu de la nuit,
Il m'arrive souvent, dans cet instant confus,
Où l'âme hésite encore à sortir du sommeil,
De ne plus savoir où je suis,
Ni qui je suis, ni si l'on m'aime.

Ma mémoire et la nuit composent des ténèbres,
Pleines de souvenirs et d'objets invisibles,
Qu'essayent de tâter mes mains et mes regards.
Je suis comme celui qui cherche
Une perle au fond de la mer.

Supprime l'ombre, et fais le jour autour de toi,
Homme encore imbibé de sommeil et de doute.
Voici quelques rayons luire aux fentes du toit.
Un brin de paille, çà et là,
Se dore d'un reflet qui bouge.

Oui, la paille, je sais, et le sac sous ma tête ;
L'équipement pendu, le remugle des corps !
Un enfant d'autrefois s'étonne de me voir,
Et mon nom, prononcé tout bas,
Rend un écho qui me fait mal.

Ce que je fus me force à rester sous des lampes.
O grâce ! Ma jeunesse est si loin, maintenant,
Que je ne me souviens que de mes souvenirs.
La paille que sous moi j'écrase
Fait le bruit d'un feu qui hésite.

Enfance, adolescence, ô femmes qui m'aimiez,
Vous m'oubliez hélas ! en me restant fidèles,
Car vous me regrettez, mais sans me reconnaître,
Depuis que vous portez le deuil
De celui que je ne suis plus.

Toute la nuit semble peser sur ma poitrine,
Et le sang bat si fort et si vite à mes tempes,
Que son flot seul suffit à remplir le silence,
Et que je me sens secoué
De sa marée intérieure.

N'entends-tu pas, ailleurs, sonner d'autres clairons ?
Mais non, ce n'est pas l'heure encore, pense aux champs,
Au jardin proche où s'épanouissent des roses,
Pense à l'aube en route vers toi,
A la rosée, à d'autres choses...

1916

RAVITAILLEMENT

Sur la route, qui s'élargit de jour en jour,
Inonde les champs, et semble écarter les arbres,
Sur la route défigurée, aux trous boueux,
Où croupit l'urine, où s'infusent des décombres,
Le long des murs croulants et des maisons vidées,
Auxquelles a mordu sans goût la dent du feu,
Passent, éclaboussant les talus que se fondent,
Des files de camions chargés de viande humaine.

Car ce ne sont plus des hommes, mais une masse
Molle et difforme, avec des visages sans âme,
D'où giclent des regards au hasard des sursauts,
Où des bouches soudain mangent, boivent ou chantent
Sans besoin, pour accompagner le temps terrible.
Vin, pain, pluie ou soleil, qu'importe, si le cœur
Bat toujours quelque part, attestant que la vie
Dure encor dans la chair menacée et précaire !

O collines pelées, où s'étouffe le bruit
D'un meurtre obscur et qui baîllonne ses victimes,
O champs gavés de sang et labourés de crimes,
Bourbier où se débat l'inutile mêlée,
Aprement, humblement, et comme avec pudeur,
Carnage qui serait ignoré sans les routes
Et sans la plaine tout autour, comme un buvard :
C'est là qu'ils vont, bétail qui fait poids, sans savoir !

Celui-ci mourra dès ce soir, et celui-là
Ne mourra pas, mais son voisin sera tué ;
Les autres attendront leur tour, car le destin
Et la mort son amie auront belle besogne.
Le massacre est prévu, compté, réglé d'avance,
Pour cent mètres de terre, et de la gloire en mots.
Ils sont passés. Il en vient d'autres. Tout se mêle
A la nuit sans étoile où souffrent des éclairs.

La mort les imprègne déjà, pareille à l'huile
Qui monte dans la mèche et n'attend que le feu.
Et quand ils sentiront le sol sous leurs semelles,
Hors du cahotement qui confondait leurs corps,
Ils se détacheront l'un de l'autre et chacun,
Se réveillant au poids des armes et du sac,
Songera qu'il est homme, et qu'il s'en va ce soir
Vers un bourreau rageant de n'avoir qu'à choisir.

O guerre, au ras du sol, sans drapeaux ni clairons,
Qui grignotes à vif la propre chair du monde.
De toutes tes armées sans cesse rajeunies
Comme un peuple de rats dans les flancs d'un navire;
Toi dont le teint fleurit et dont l'appétit croît,
Mange et bois à ton soûl, sans songer à demain,
Puisque ta ration est prête, pour des mois !...
L'univers nous regarde, et se lave les mains.

Verdun, mars 1916

LA FLAMME

Dans ces ténèbres souterraines,
Qu'une courte bougie éclaire
D'une flamme religieuse,
Je me réchauffe à ton amour.

Ce coin sombre et pierreux me plaît
Parce que j'y suis près de toi,
Et que j'y peux tasser mon âme
Avec son secret, tout entière.

Ni la sueur, ni la poussière,
Ni la vermine, ni la boue,
Ne souilleront ce sanctuaire
Où brûle le feu véritable.

Une mâchoire sous un casque,
Un dos voûté sous le drap terne,
Deux mains délivrées et lointaines,
C'est tout ce qu'on peut voir de moi.

Frères d'ici, mes compagnons.
Pourquoi me demandez-vous compte
De ma place et de mon silence ?
Le même trésor est en vous.

Mais celui qu'avec moi je porte,
Que je serre contre mon cœur,
Et que devant vos yeux j'étale,
Ne luit hélas ! que pour moi seul.

La plus grande force du monde
S'est rassemblée à mon appel
Dans ce royaume intérieur
Qui me suit partout où je vais ;

Et tandis que la mort sifflante
Fouille dans les trous de la plaine,
Sans bouger, de toute mon âme,
En silence, sur lui je veille.

Curlu, juillet 1916

VI. En Route

« J'ai mille vies en moi. »

I

Ce serait par un beau matin comme autrefois,
Lorsque l'aube n'atteint que le faîte des toits,
Et que l'ombre d'en bas seule croit au soleil.

Personne dans les rues.
Les jardins sont déserts.
Des fleurs viennent d'éclore
Tout près, sans être vues.

Lumière, comme un dieu dans une église vide,
Air, comme un étranger qui cherche son chemin,
J'ai ma voix pour chanter et pour vous accueillir.

Les oiseaux réveillés
Trament un ciel nouveau
Des arbres aux chéneaux,
Et des nids aux fenêtres,

***

L'homme est encor dans son sommeil comme en une île,
Indifférent au ciel, à l'étoile qui reste,
Au flux quotidien, aux graines d'outre-mer.

Le portier dort dans sa loge,
La bonne dans sa mansarde,
Et l'enfant, dans son berceau,
Serre les poings sur son rêve,

O matin, loin du coq fermier qui te salue
Sur le timon oblique ou le tas de fumier,
Je dérive au gré de ta pente et de ton souffle !

Ils dorment dans leur odeur,
Et leur âme appesantie
Par la chaleur et la nuit
Fait pâte avec le sommeil.

***

Matin fou, matin gai, viens qu'avec toi je joue !
Matin, comme la chair d'un ciel qui s'est baigné,
Comme un brusque pays au tournant d'une route.

Matin de ville sans rosée,
Porte sur un jour qui s'approche,
Je te franchis en chantant haut
Un grand triomphe solitaire !

L'aube éclaire déjà le creux des carrefours,
Comme un feu, çà et là, entouré de quatre hommes
Qui causeraient entre eux d'exploits et d'aventures.

Mais la lumière jette un pont
D'un feu à l'autre : l'aube arrive.
L'aube passe, l'aube défile
En rayons légers qui sourient.

***

Chaque ruisseau s'emplit d'une onde délivrée,
Et les moineaux, perchés sur le rebord des toits,
L'animent de bourgeons qui remuent et éclatent.

Il est tôt. Il est tard. La surface
Se soulève et frémit par dedans.
On dirait que la ville s'accroît
De vergers et de champs suspendus.

En avant ! Si le jour consent, et si la vie
Semble clémente au cœur de bonne volonté
Qui ne veut pour aimer qu'un peu de certitude.

En avant, au devant de la joie !
Il suffit de sentir sous ses pas
Un pavé qu'on connaisse et qui sonne
Et s'accorde à la voix du marcheur !

II

— Il a fait beau jadis, quand tu ne voyais pas
Que le bonheur épars n'attendait que tes mains,
Et qu'un monde docile avait les yeux sur toi.

Toi qui pars ainsi, claquant des talons,
Laisse le passé dormir à ta place.
Sur toi sont penchés tant de purs visages
Que tu n'as plus rien à craindre du sort.

Mais hâte-toi ! L'aube se presse et te devance ;
Elle luit, à présent, sur l'eau occidentale,
Et le jour qui la suit débouche en rangs épais.

Lorsque tu tirais sur toi, par orgueil.
Les draps de la nuit et ceux du silence,
Que ne pensais-tu aux mille matins
Dont l'appel joyeux resta sans réponse ? —

***

— La tristesse de tout n'est que dans ma retraite.
Je confesse ma faute, et je reviens à vous,
Fruits méconnus dont la beauté me fait rougir.

Mais ne savais-je pas, dans ma chambre fermée,
Qu'il y avait, ailleurs, d'autres vertus plus vives
Que ma douleur, debout dans un vase sans eau !

Et pourtant, réponds-moi, matin qui m'as parlé,
Que trouverai-je donc dans le monde et la vie
Que ce long cri qui change et dont je suis l'echo ?

J'évoquais, sans bouger, le soleil et les mers,
Le reflet suffisant à ma vue assagie,
L'amour qu'il me faudrait, les parfums qu'il me faut... —

***

— Homme sans foi, qui prends ta douleur pour la nuit,
Pour le soleil ta joie, et ton mal pour le mal,
Voudras-tu rester sourd au matin véritable,

Aveugle à la clarté qui ne luit qu'une fois,
Qui seule peut percer les murs de ta cellule,
T'apporter le salut que tu cherches en toi ?

La lumière n'est pas celle que tu amasses
Pour tes yeux fatigués, que les rêves ont cuits,
Ou pour l'ombre haineuse au fond de toi tendue ;

Et l'univers n'est pas celui que tu rassembles,
Tel un berger payé qui fait donner ses chiens.
Crois ! Marche ! Il n'est d'amour que l'amour qui avance !

***

— Eh bien ! je crois et je suis prêt. Voici mon cœur
Qui s'offre ; mes deux mains qui cueillent et partagent :
Voici mes fruits, mon blé depuis longtemps coupé,
Pour lequel je n'ai pas de granges assez larges.

Mais je connais aussi le secret que tu caches,
Jour que j'adore : il est dans l'ombre de moi-même,
Dans celle du feuillage, et de l'heure pointue,
Dans le bruit de mes pas qui meurt contre les murs.

N'importe. Je suis prêt. Je souris et j'accepte.
J'ai déjà dépassé le bonheur qui m'invite.
Il ne me reste plus qu'à le montrer aux hommes...
Et la nuit me dira si je me suis trompé.

III

C'est le moment du grand réveil.
Mon corps a rejeté les draps.
Ma peau aspire à la fraîcheur.
Je vais, comme celui qui sème.

Je te retrouve, frange claire,
Qui bordes la traîne de l'aube,
Je te poursuis, comme un enfant
Qui veut toucher tout ce qu'il voit.

O mon beau jour, mon jour à moi,
Je t'emporte à travers les rues,
Je t'enveloppe de mes bras,
En penchant sur ton front mes lèvres !

***

Flamme, flamme dans mes mains,
Qui vacilles, qui hésites.
Petite flamme assaillie
Par mon souffle et par la brise :

Flamme que mes doigts caressent,
Pure flamme qui ne baisses
Que pour remonter plus pure ;
Flamme souple comme l'herbe,

Comme le corps de la femme,
Saurai-je te ramener
Dans le temple où ne pénètrent
Ni le vent ni les profanes ?

***

La rue est large, on a le jour pour compagnon.
L'odeur de la verdure invisible se mêle
A l'odeur du pain chaud qui monte des fournils.
Une nappe sans pli glisse le long d'un mur
Qui tressaille, pareil à une chair vivante.

L'âme à l'aise s'ébat, comme un chien détaché.
La pierre est glorieuse, et les bruits qu'on entend
Sont les appels d'un autre monde intérieur
Qui frémit sous l'écorce et veut s'en délivrer.
La forme disparaît sous le rayonnement,
Les yeux sous leurs regards, et les mots sous les voix ;
La chose la plus simple a sa lueur à soi
Qu'elle donne, et n'a point dérobée au soleil,
Dont le disque se fond dans sa propre lumière.
Et voici les jardins, les arbres, les massifs,
Le règne enraciné des plantes qui nourrissent
D'un suc bu chaque jour à plus longues gorgées,
Leur songe sans contour et leur fête tranquille.
Voici le sable intact, et l'herbe non foulée,
Les bancs déserts près du silence des pelouses,
Et le dais soulevé des feuilles qui respirent.
Hommes, la joie est là. Je viens de la trouver.
Il y en a pour vous, pour moi, pour les jours sombres ;
J'en ai tant que j'en laisse tomber des épis
Quand je me baisse afin d'en ramasser encore ;
J'en ai tant que je suis semblable à l'écolier
Qui rapporte le pain en mangeant la pesée ;
J'en ai tant que je suis comme le messager
Qu'essouffle le désir d'annoncer la nouvelle
Et qui, rendu, ne peut la dire que des yeux.

IV

O murmure, clarté d'une seconde aurore !
M'avez-vous donc compris, hommes qui remuez ?
L'oiseau, à la fenêtre, attend un peu de pain.
Le soleil entre par les fentes des rideaux,
Fouillant dans les maisons comme dans des tiroirs.
Beau jour, on aurait dû te commencer plus tôt !
Des regards ingénus perlent sur les carreaux.
Des pieds nus et joyeux courent sur les tapis.
Eau, coule sur la chair ; feu, brille au fond de l'âme.
Homme, rappelle-toi que les mots ne sont rien,
Que la lumière est là, qui baptise et confesse
Et absout, et que l'on célèbre une autre vie !
Partir ! Savoir partir ! S'en aller tous ensemble !
Voir naître quelque chose au sein du jour qui naît ;
Sentir qu'on a vécu pour rien, qu'on a prié
Sans qu'aucun dieu réponde au geste de vos mains ;
Qu'on a chanté, sans jamais entendre l'écho
D'une voix qui voulait gagner le bout du monde,
Et venait chaque fois s'écraser contre un mur ;
Sentir qu'on a vieilli vainement, sans goûter
A un seul des baisers que vous tendaient les heures ;
Et tout à coup s'apercevoir qu'on peut encore
Espérer, rassembler toutes les joies en une,
Et la porter, comme une gerbe, sur sa tête !

***

En route ! Le jour va plus vite que nous !
En route ! La joie est pendue à ton cou !
En route ! La vie est si jeune et si belle !
Il y a les rues,
Il y a les gens,
Il y a le ciel,
Il y a surtout la clarté sans tache et la liberté !

Les yeux ouverts, on va.
Il y a tout ce que l'on peut voir.
Les yeux ouverts, on chante.
Il y a tout ce que l'on choisit.
On chante tout haut, tout bas
Un air qui ne finit pas ;
On chante une chanson qui naît à chaque pas,
Et qui se mêle au jour,
Et qui vous accompagne ;
On chante un air pour tout ce qui n'a pas de voix.
Les yeux ouverts, on siffle, on chante,
Comme on glisse sur une pente.

Les femmes trotte-menu
Me donnent un peu d'amour.
Les frimousses des enfants

Me laissent de leur gaîté.
Je prends à chaque passant
Un peu de bonne bonté.

Ah ! si nous pouvions chanter
Tous ensemble !

Les pas poussent du trottoir
Comme une forêt subite ;
Les pas vont, les pas se croisent,
Les pas tissent une toile
Dont ils resserrent les fils
Subtilement, d'heure en heure.

Ah ! si les yeux pouvaient voir
Tous ensemble !

Pas légers comme l'aiguille
De l'ouvrière qui coud ;
Patients comme l'insecte
Qui travaille pour sa race ;
Pas mystérieux de l'homme,
Mon rêve vous continue.

Ah ! si vous pouviez me suivre,
Voici que j'ai mille vies !

V

J'aide une vieille femme à pousser sa voiture,
Où se fane un jardin fraîchement arraché ;
Je souris à tous ceux qui portent des fardeaux ;
Je caresse un cheval sanglé dans ses lanières,
Qui s'arrête au milieu de la rude montée,
Et je lui ôte un peu de la charge qu'il traîne ;
Je mène doucement un enfant à l'école,
En lui chantant un air qui lui fasse oublier
La leçon désapprise, et la classe morose.
Je vais, pour alléger la douleur et la peine,
Pour fleurir le travail, et calmer la misère.
Je vais toujours, les yeux ouverts.

Des visages s'illuminent
Derrière les vitres.
Les boutiques ont orné
Leur gorge de choses neuves
Qu'on désire, et dont on cueille
La beauté, sans la flétrir.

Il y a les fruits sans feuilles
Dans le coton blanc ;
Les bijoux et les étoffes,
L'or de la tentation,
La parure qui s'anime,
Le linge pareil aux livres.

***

Les yeux fermés, on va.
O parfums ! O musiques !
C'est la fraîcheur des voûtes,
Ou du pavé mouillé.

C'est l'odeur d'une femme
A travers son corsage ;
Celle de la chaleur
Que réfléchit la pierre ;

La senteur des épices,
Du café que l'on grille,
Et des fleurs qui garnissent
De pauvres encoignures ;

La sonnette qui tinte
Lorsque la porte s'ouvre ;
L'écho d'une chanson
Venue on ne sait d'où ;

J'ai mille vies en moi.
Je connais la romance
Qui sort de cette cour,
Froide comme un égout.

***

Le mur d'en face est gris et lézardé.
Quand viendras-tu, mon bien-aimé ?
Le peuplier frissonne au vent de mer.
Mais sa plus haute feuille, où l'oiseau ne va pas,
O mon bien-aimé, l'atteindrai-je ?

La pierre est triste, et triste la fenêtre.
Quand viendras-tu, mon bien-aimé ?
La feuille balance, et le vent y passe.
Mais la plus haute, hélas ! où mes yeux vont aussi,
Pourrai-je, dis-moi, la saisir ?

La cour est nue, et l'automne s'approche.
Quand viendras-tu, mon bien-aimé ?
La feuille est tombée, hier, devant moi.
La feuille, je l'ai prise et portée à mes lèvres.
Mais dis-moi quel rêve j'ai fait ?

***

J'ai mille vies en moi.
Je suis un mendiant
Qui marche à cloche-pied
En faisant la grimace.

J'ai mille vies en moi.
Je suis un gros bourgeois
Qui gonfle ses deux joues
En fumant un cigare.

J'ai mille vies en moi.
Je suis un amoureux
Qui achète un bouquet
En tapant sa cravate.

***

Je voudrais vendre de l'herbe
Dans un vieux faubourg,
Où vivent de vieilles femmes
Avec leurs oiseaux.

Sous une porte cochère,
J'aurais une table,
Vis à vis d'une commère
Qui vendrait du lait.

Bonnes vieilles qui passez,
Voici du plantin,
Du mouron, du séneçon
Pour tous vos serins.

Je rirais de voir leurs mains
Me donner deux sous,
Et je n'y gagnerais rien
Que cette gaieté nouvelle !

***

J'ai mille vies en moi,
Et je me sacre roi,
Car je suis vraiment le roi passager
Des maisons, des rues, et des arbres,
De tout ce qu'on peut voir, et entendre, et toucher.
Je suis un roi juste qui marche,
Le roi des pauvres gens qui voudraient être heureux.
Je n'ai pas besoin de couronne,
Je n'ai pas besoin de manteau.
Il me suffit d'ouvrir les yeux
Et de regarder mes sujets
Et de m'avancer en chantant,
Pour sentir sur ma tête une douce couronne,
Sur le dos, un manteau qui change à chaque pas,
Un beau manteau couleur de ciel,
Couleur de jour, couleur de joie !

***

Et j'irai manger en face du port, où sont des tonneaux,
Dans un pur endroit, qui est quelque part, au bord du vrai monde,
Ici et ailleurs, et partout, au bord d'un monde sans nom,
Où chaque geste est éternel, où chaque homme est un passager,
Apportant l'odeur de son aventure et de sa besogne :
Roulier dont les chevaux ont le museau enfoui dans l'avoine,
Débardeur blanc de farine, porteur de charbon ou de pierres,
Parlant comme il y a mille ans, et comme on parlera plus tard,
Entrant et sortant, les mêmes toujours, cinq ou six ensemble,
Criant et buvant, les verres passant d'une bouche à l'autre,
Sans autres arrêts que le temps qu'il faut pour être servi,
Au milieu d'un bruit, qui ne change pas, et qui leur survit.

. . . . . .

VI

Je reste seul. Je cherche en vain qui m'accompagne.
Je me suis éloigné du jour qui m'éveilla.
Où suis-je, et qu'ai-je dit ? O voyage trompeur !
Je me retrouve ici, pareil à un baigneur
Qui se remet debout, et regagne la plage
Avec lenteur, en tournant le dos à la mer,

Le bout des doigts derrière lui, à la dérive.
Mes lèvres ont le goût du soleil et du sel.
Mais qu'importe un grand rêve au dessous d'une lampe,
Ou des pas, qui n'ont fait que le tour d'une table ?...
Je pense à des matins plus larges et plus beaux,
A d'autres chants, à d'autres fêtes...

TABLE

			Pages
	PRÉFACE.	On vit donc ainsi	1
I.	SONGES.	Chant funèbre	7
		Avenir	13
		Visages	15
II.	HEURES.	Aube d'Été	21
		Midi	24
		Dimanche	27
		Un Soir	29
		Septembre	31
		Neige	34
		Rengaine	35
III.	EN MOI.	Tourmente	39
		Examen	40
		Dispersion	42

Pages

Une Cour 44

Sommeils : I. Quelqu'un vient d'éteindre la lampe. 47

II. Tu dors 48

Dureté. 50

Hiver 52

Isolement. 55

Immobilité : I. Voici que tout ce que j'ai fait 58

II. Il fera bientôt nuit . . 59

III. Un soir que tu seras très triste 60

IV. La vie est si pesante. . 62

IV. DEHORS.

Déplacement 67

A un Passant. 72

Fenêtre 74

Rue 77

L'Auberge 79

Chant a voix basse. 82

Intérieur. 84

Découverte. 87

Joie 93

V. A PART.

Marche 101

L'Étranger. 103

Dans une Grange. 105

Ravitaillement 108

La Flamme. 111

Univer ités
BIBLIOTHECA
Ottaviana

Pages

VI. EN ROUTE.

I. Ce serait par un beau matin . . . 115
II. Il a fait beau jadis 118
III. C'est le moment du grand réveil . 121
IV. O murmure, clarté 124
V. J'aide une vieille femme. 127
VI. Je reste seul 132

CES POÈMES ONT ÉTÉ TIRÉS
PAR DARANTIERE A DIJON
A 575 EXEMPLAIRES DONT
50 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ
D'ARCHES NUMÉROTÉS DE
I A L, 25 EXEMPLAIRES
MARQUÉS DE A A Z, ET
500 SUR BOOK PAPER
NUMÉROTÉS DE 1 A 500

EXEMPLAIRE N° 438

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003504452b

CE PQ 2605
.H44P6 1920
COO CHENNEVIERE, POEMES 1911-
ACC# 1231916